

**E pericoloso sporghersi per la vita  
di Marie-José Sirach (L'HUMANITE', 14/01/2008)**

Théâtre . Pippo Delbono est à Paris avec sa dernière création. Une variation éblouissante sur la vie, la mort...

Que signifie le corps décharné de cet homme, nu, le visage masqué ? Il s'allonge au milieu du plateau, et la lumière, d'abord douce, croît jusqu'à l'insoutenable éblouissement, jusqu'à ce que nos yeux crient pitié. Une blancheur clinique, un cube blanc, un autel blanc, des femmes et des hommes en blouse blanche pour signifier la mort qui rôde, qui guette. Et des dizaines de silhouettes, tout de noir vêtues, défilé carnavalesque d'une cour versaillaise de pacotille où les tenues plus extravagantes les unes que les autres vous plongent dans des allégories de conte de fées. Pippo Delbono parle de la mort, de celle qui ronge le corps et le coeur, que ce soit par la maladie, le sida, et par les guerres lointaines dont l'écho ne cesse de résonner chaque jour plus fort à nos portes.

« Questo buio feroce », cette obscurité féroce, cette nuit après le jour, Pippo l'affronte du regard, la défie dans un ultime combat où nul ne sort vainqueur mais apaisé, réconcilié avec soi, avec les autres. Car c'est de l'approche de la mort qu'il est ici question, dans nos sociétés occidentales qui consomment la vie frénétiquement jusqu'à en oublier l'essentiel : l'humanité, ce lien unique et fragile qui nous unit, le temps d'un souffle, d'une rencontre, d'une amitié ou d'un amour, même malheureux. Autrefois, la mort, le rituel de la mort, rythmait la vie. On pense à la période noire de Goya mais aussi à Un enterrement à Ornans de Courbet, dont les hasards de la vie font que ce tableau est actuellement exposé à quelques pas du théâtre du Rond-Point, au Grand-Palais. Comme chez ces deux peintres, les lumières du spectacle se jouent des conventions, surgissent de l'ombre, s'étirent dans des blancheurs violentes, dérangeantes. La condition humaine ne vaut que parce que la mort est là, au détour d'un chemin. Et c'est ce qui fait tout le sel de la vie.

Pippo delbono ne revendique rien

Delbono ne triche pas avec la vie, qui nourrit son théâtre au-delà d'une rhétorique glacée, d'une gestuelle figée. Elle irrigue son théâtre pour nous livrer, brut de décoffrage, les images et les souvenirs qui le hantent et le constituent. Les corps souffrent mais, comme dans le Cri de Munch, pas un son ne s'échappe, juste ce silence assourdissant et une partition musicale sur laquelle se meuvent des silhouettes dégingandées, déformées, un bestiaire d'humanité invraisemblable. Un oratorio rock, un opéra de pacotille. Alors Pippo danse, danse jusqu'à en avoir le tournis, « et aussi longtemps que tu danseras et danseras, la mort ici assise t'attendra » (1).

Pippo ne revendique rien. Il montre juste l'hypocrisie des jeux et le culte du corps qui s'exposent partout, dans une vulgarité indécente. Mon corps est malade mais il est vivant, nous dit-il.

L'obscénité est ailleurs

C'est peut-être un des spectacles les plus dérangeants du metteur en scène italien, puisque c'est de la mort qu'il est ici question. Tant pis pour ceux qui n'y verraient qu'une succession de tableaux car, pour peu que l'on soit sensible à la vie, on est troublé par les images qui se succèdent sous nos yeux. L'obscénité est ailleurs. Dans ce grand étalage de vies privées où la politique est devenue la plus grande farce de notre temps. Dans ce grand déballage de sentiments où tout se vaut et plus rien n'a d'importance. Ni la vie, ni a fortiori la mort. Les pleureuses pleurent un ersatz de mort. Hypocrisie ici dévoilée qui consiste à s'épancher sur la mort en ignorant la violence moderne de ce qui la provoque : sida, guerres... L'indécence n'est-elle pas dans la mise en scène télévisuelle de la mort à des fins vénales ? Pippo, en homme de théâtre, s'empare du terreau de la vie et le hisse au rang de tragédie. La tragédie existe dès lors qu'on accepte l'idée de la mort, de la mort violente. C'est ce qui rend la vie si précieuse. Tout repose sur cette apparente contradiction.